

I

Je commençais chacune de mes lettres de la même façon : « Mon Jules ». Puis je poursuivais par la raison pour laquelle je t'écrivais. C'était souvent une pensée triste, une peur ou l'anxiété d'un prochain malheur. Je t'écrivais alors pour aller mieux ; ça me guérissait de te parler et de savoir que tu me lisais. Je te disais ce que je ressentais, du mal que j'avais. Je te l'écrivais souvent en pleurant.

J'étais très peureuse. J'avais peur de tomber malade, de me blesser. Je craignais pour mon corps, quitte à endommager ma tête. Je me torturais en me méfiant de tout. Pendant longtemps, par exemple, j'ai évité les bus et les autres transports en commun. Je n'étais pas à l'aise avec les gens à l'intérieur, je préférais marcher seule, même si ça prenait plus de temps. Je me gardais en sécurité, je me couvais. Je me douchais aussi dans le noir, car l'ampoule de la salle de bain grésillait. Elle aurait pu exploser, m'électrocuter et me tuer. Je ne pouvais pas m'aventurer

sur un tel chemin, dangereux. Il valait mieux préférer la méfiance qui me gardait en sécurité.

Seulement, parfois, cette méfiance me rongait tellement que j'en pleurais. C'était elle qui devenait ma grande peur. Je me méfiais de la méfiance elle-même, car je comprenais peu à peu que c'était elle qui me causait le plus de tort. Alors, je jouais entre ces deux peurs : celle physique qui menaçait mon corps et celle mentale qui menaçait ma personnalité, ma tête et mon esprit. Je guérissais en passant de la première à la deuxième. En changeant de peur, j'allais mieux. Je me voulais trop de bien, je crois. Je ne voulais pas souffrir et ça me hantait.

C'est souvent ce genre de chose que je te confiais au début de mes lettres. Je te les écrivais en quelques phrases tenant en un ou deux paragraphes. Ensuite, je me sentais mieux, alors je pouvais continuer avec des sujets plus légers, plus gais. Je sais que tu appréciais mes lettres, mais je me suis toujours demandé quelle partie tu préférais. J'avais peur que tu te fîches de la première, la triste. Je sais que non. Cependant, après les larmes venaient les rires, et je continuais à écrire en changeant de sujet. Maintenant, je racontais ma journée en insistant souvent sur les bons moments. J'en profitais pour placer une de nos *private jokes* et me donnais comme objectif ici de te faire sourire. Il me semble que j'étais drôle, j'espère en tout cas.

Je conclusais finalement par un « tu me manques », « à bientôt » et évidemment « je t'aime ». Pour le dernier, je

te le répétais à longueur de lettre ; c'était le fil rouge de tous mes écrits. Je signalais puis me relisais pour me corriger. Je revivais les émotions de l'écriture, bien que coupée par les « s » manquants et les mots en double. Je pliais la feuille en deux et la mettais de côté. Je t'informais souvent qu'une lettre t'attendait à notre prochaine rencontre et tu me répondais que tu avais hâte de la lire. J'oubliais parfois de te la donner, ça t'agaçait, mais ce n'était pas grave puisque tu en avais déjà plein.

Tu les gardais dans une boîte blanche cachée dans ton armoire. Je l'avais trouvée un jour où je rangeais tes vêtements. J'avais rapidement parcouru la pile de feuilles et t'en avais parlé le soir. Tu m'avais alors confié les relire parfois, ce qui m'avait beaucoup touchée. Depuis, je pensais souvent à cette boîte qui contenait toute notre histoire et toutes mes souffrances. Elle témoigne de nous, de notre amour.

Aujourd'hui, tu relis encore mes lettres. Tu as tes préférées, je crois, mais tu les as toutes relues quand même. La boîte n'est plus dans l'armoire, elle est au milieu du salon. Elle est toujours ouverte, mais ne se remplit plus.

Ton appartement n'est pas très vaste. Une grande pièce avec ton lit d'un côté et ton bureau de l'autre, dans l'angle.

Entre les deux il y a un canapé deux places et une table basse toujours submergée de tes affaires. Il y a aussi un large tapis jaune dessous. Je vois ta grande plante verte et les autres plus petites sur les étagères au mur. Derrière le bureau, on retrouve ta table à manger avec deux chaises. Cette table blanche mène à la cuisine en forme de couloir. Le frigo avec le micro-onde au-dessus, le plan de travail, puis les plaques de cuisson et enfin l'évier. Cette grande pièce est bien éclairée par deux grosses fenêtres et la décoration est claire et épurée. En continuant, la porte à gauche de l'entrée mène aux w.-c. et il y a la salle de bain bleu canard juste en face. Tu n'aimes pas la baignoire, mais le reste de la pièce est agréable.

Ta voisine du dessus est démente. Elle crie plus fort que les gens desquels elle se plaint et elle déteste les portes qui claquent. Je l'avais croisée une fois dans l'ascenseur, sans la reconnaître. Nous avons discuté et il me semble ne l'avoir jamais entendue parler, seulement crier. Pas de conversation sur le bruit dans l'immeuble mais sûrement une — je ne me rappelle plus exactement — sur la météo et la saison. Au moins, cette voisine nous servait de distraction. On a souvent utilisé l'œil-de-bœuf pour espionner les couloirs et espérer assister au spectacle de cette vieille femme qui insulterait un voisin de palier. Je crois qu'elle ne t'a jamais fait de reproches à toi, pourtant, tu habites juste en dessous et madame a les oreilles sensibles. Outre cela, tes fenêtres donnent sur l'immeuble d'en face, et en particulier sur un chat — Félix à notre avis. Il est évidemment noir et blanc et je suis certaine

que lui aussi nous reconnaissait quand on se voyait de l'autre côté de la rue.

En somme, tu as un petit appartement facile à vivre. Tu le voudrais plus grand, mais il fait l'affaire pour l'instant. Et puis Félix te manquerait.